

CONCOURS EDHEC - ADMISSION SUR TITRES**EN PREMIERE ANNEE****13 AVRIL 2019****EPREUVE DE SYNTHESE DE TEXTES****Durée de l'épreuve : 3 heures****Coefficient : 4****Aucun document ou matériel électronique n'est autorisé.**

Vous réaliserez une note de synthèse sur la problématique dont les éléments sont fournis par les textes joints.

Vous en dégagerez le thème que vous annoncerez en début de copie.

Votre travail tiendra en **500 mots** (tolérance plus ou moins 10%).

Une synthèse doit être concise, objective et ordonnée. **Aucune appréciation personnelle n'est tolérée** (ce n'est pas une dissertation).

La logique dans l'ordonnement des idées, la qualité de l'expression, le soin dans la présentation et la correction dans l'utilisation de la langue française entrent dans les critères d'évaluation, outre naturellement la capacité à sélectionner les idées essentielles et à les relier entre elles.

Les abréviations sont tolérées (et comptent pour un seul mot) lorsqu'elles figurent dans les documents d'origine ou lorsqu'elles sont d'usage courant (CNRS, INSERM...).

Les noms composés (Etats-Unis) comptent également pour un seul mot.

Les textes sont au nombre de 7 repartis sur 17 pages. (+2 pages de présentation. A vérifier lors de la remise du sujet).

Consignes

- *Ecrivez sur chaque ligne : pas d'interligne*
- *Vérifiez que vous avez bien reporté votre numéro de candidat sur la copie*

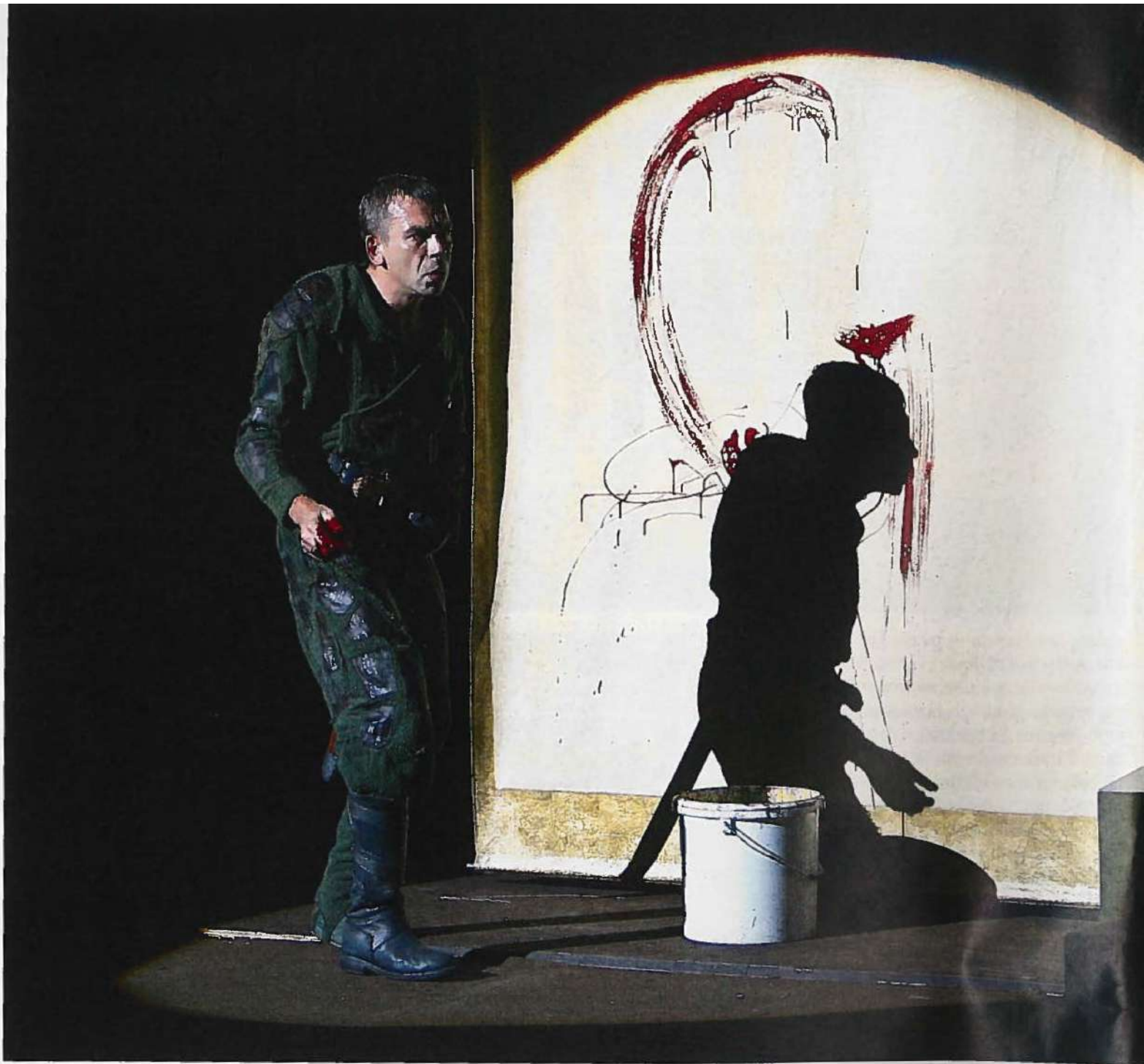
A l'issue de chaque composition écrite, tout candidat est tenu sous peine d'élimination, de remettre au surveillant une copie (même blanche, qui sera alors signée). La seule responsabilité du candidat est engagée dans le cas contraire. Tout candidat sortant avant la fin des épreuves doit obligatoirement remettre le sujet en même temps que sa copie.

LISTE DES DOCUMENTS

Tous les articles sont extraits du magazine TELERAMA Décembre 2018 – Janvier 2019

- P. 1-3 **Être ou ne pas être le personnage ?**
Article de Joëlle GAYOT
- P. 4-6 **Et si Galilée s'était trompé...**
Article de Olivier TESQUET
- P. 7-8 **La vérité si je lis**
Article de Nathalie CROM
- P. 9-10 **Il faut y croire pour le voir**
Article de Olivier CENA
- P. 11-12 **Il suffira d'un signe**
Article de Thomas BECARD
- P. 13-14 **A quel soin se vouer ?**
Article de Hélène MARZOLF
- P. 15-17 **« Il est bon de croire, même un peu, à ce qui n'existe pas »**
Propos recueillis par Juliette Cerf

N.B. Toute coquille ou erreur orthographique est sous la responsabilité des éditeurs des textes mis en annexe.



Les acteurs sont des mécréants. Leurs dieux ne s'appellent pas Yahvé ou Allah. Ils se nomment Phèdre, Alceste, Platonov, Antigone ou Hamlet. Les acteurs ne s'en remettent pas au divin avant d'entrer sur scène, ils s'abandonnent à la toute-puissance des mots. Ils assimilent des textes pour leur donner une forme charnelle et servent des héros avec la dévotion d'un prêtre célébrant l'Esprit saint au cours d'une messe solennelle. Ils ont foi dans le théâtre, le public est leur espérance. Seraient-ils des mystiques qui s'ignorent ?

Etrange métier que le leur. Doivent-ils croire en leurs personnages pour les rendre crédibles aux yeux des spectateurs ? La question est posée depuis que Diderot, au XVIII^e siècle, en a fait l'argument d'un livre fondateur devenu la bible de celles et ceux qui font profession de jouer. Dans le *Paradoxe sur le comédien*, le philosophe oppose deux méthodes. Elles sont, en réalité, deux écoles de pensée. Soit l'interprète adhère sans réserve à son personnage, épouse ses émotions, adopte son caractère jusqu'à se dis-

Etre ou ne pas être le personnage ?

Pour incarner un rôle, l'acteur doit-il vraiment ressentir les émotions qui le traversent ou seulement les imiter ? Chacun sa méthode, ses rituels, l'essentiel étant que le spectateur, lui, y croie ! Par Joëlle Gayot

soudre en lui, soit il s'en tient à distance respectable pour que jamais sa raison ne s'effrite face aux passions qui consomment le héros. Pour Philippe Torreton, qui se rase le crâne afin de devenir le Cyrano d'Edmond Rostand, « on n'est jamais le personnage, c'est un leurre absolu. Le débat n'est pas de croire ou de ne pas croire, mais de se donner les moyens de convaincre un auditoire de la véracité de ce qui est raconté. » Le comédien ne recherche pas l'identification. « Jouer, revendique-t-il, c'est juste essayer de se mettre à la place de l'autre. » Rien de plus vraiment ? Dans le microcosme théâtral qui préfère les approches sensibles et même spirituelles aux logiques cartésiennes, tous ne partagent pas sa vision. Julie-Marie Parmentier, qui incarne volontiers des femmes en marge de la normalité (dans *No et moi*, film de Zabou Breitman, elle campait une SDF à la dérive), affirme son « besoin de croire absolument au personnage, ce qui implique de pouvoir le sauver en toutes circonstances ». Pour cette raison et parce qu'elle a « une conception idéale de la vie », l'actrice ne saurait mettre ses pas dans ceux d'êtres indéfendables qui suscitent son aversion : « J'ai besoin d'être élevée par les personnages que j'interprète. »

Les monstres ont pourtant bien leur place sur la scène. Ce qui ne veut pas dire que l'acteur cautionne leurs actes. Pour Laurent Stocker, sociétaire de la Comédie-Française, « on peut se faire l'avocat du diable à la condition de croire en l'humain ». Philippe Torreton, qui fut en 2005 un tyran sanguinaire (le Richard III de Shakespeare), s'avoue capable de jouer Hitler, « à cette nuance près, ajoute-t-il, que l'œuvre ne le porte pas aux nues ». Les noces du comédien avec son héros ne sont pas tout d'un bloc. Certains se méfient d'une trop grande osmose. En jouant, ils exhibent les coutures, dévoilent l'artifice. Ils signifient clairement au public qu'ils sont, avant tout, des personnes et non des personnages. D'autres, au contraire, font de la fusion entre eux et le personnage le préalable d'une représentation réussie. « Je suis crédule » raconte Georgia Scalliet, actuellement à la Comédie-Française dans *La Nuit des rois*, de Shakespeare. « Je ne veux pas qu'on m'explique un tour de magie. Lorsqu'un acteur reste toujours un peu au-dessus de son personnage, ça m'ennuie. » Cette crédulité est un legs de l'enfance. Elle est l'ADN de l'acteur qui n'a pas oublié comment, dans sa chambre à coucher, il savait se projeter corps et âme dans des histoires ahurissantes et s'en émerveiller : « Je ne sais pas comment quelqu'un qui n'est pas dans l'enfance fait pour jouer », constate Laurent Stocker. Le théâtre ressemble aux

cours de récréation où chacun tient pour vrai ce qui se passe. Personne ne s'étonne donc que le père de Hamlet revienne de l'au-delà réclamer vengeance à son fils. Qu'on soit spectre ou vivant sur les planches, c'est égal puisque l'illusion est une règle admise. Un spectacle n'est rien d'autre qu'une superbe opération de mystification collective. Comme l'écolier absorbé par son jeu jusqu'à le trouver plus réel que la réalité, public et artistes croient, ensemble, aux mirages déployés par la fiction. « Nous venons tous, et d'un commun accord, pour nous faire piéger », concède Philippe Torreton. On vient, effectivement, participer à une duperie partagée, mettre de côté son sens pratique et se livrer à l'imaginaire. Autant de conditions requises pour que les inconscients se connectent et que l'irrationnel entre en piste. Avec une confiance que ne renieraient pas les chrétiens, le spectateur et le comédien s'en remettent au simulacre.

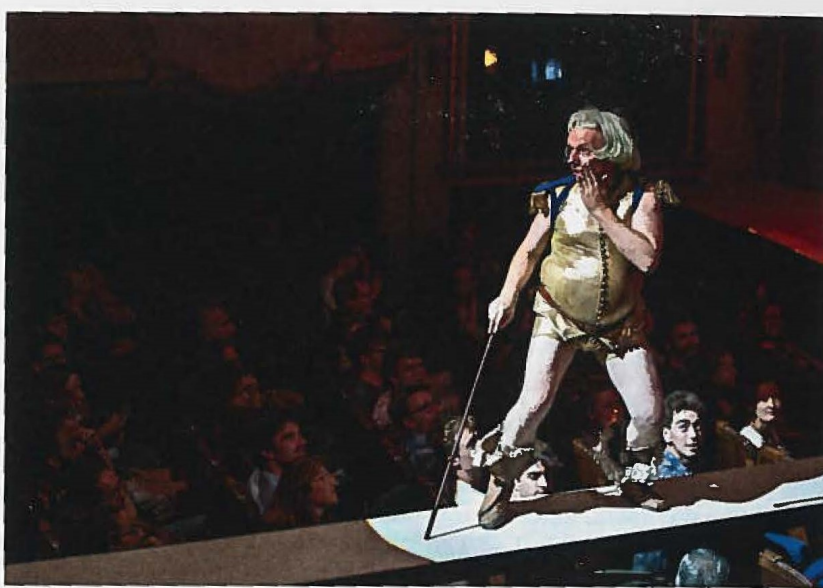
A cet égard, les exemples d'acteurs qui ont hésité à entrer dans les ordres disent à quel point la frontière est trouble entre église et théâtre. Patrice Chéreau, enfant,

« L'enjeu n'est pas de croire en son personnage, mais de l'être et de le défendre à la vie, à la mort. » Ariane Ascaride

voulait devenir prêtre. Michel Serrault a séjourné au petit séminaire. Laurent Stocker se souvient d'un « copain au Conservatoire qui, à l'issue de ses trois ans de formation, a finalement choisi de se faire moine ». Servir la messe ou célébrer le théâtre, quelle est la différence ? De l'un à l'autre, le champ sémantique brasse un même lexique. On parle de communion avec le public, « cette sorte de lévitation où bat un seul pouls, où le souffle du spectateur est réglé sur celui de l'acteur », commente Julie-Marie Parmentier. On dit des planches qu'elles sont un espace sacré. Quant à l'étymologie du mot « incarnation », elle vient directement de l'Évangile selon Jean : « *Le verbe s'est fait chair.* » « Nous sommes passés, rappelle Laurent Stocker, du culturel au culturel. » Dans la Grèce antique, le théâtre naît des fêtes dédiées à Dionysos, dieu du vin, de l'excès et de la démesure. Plus tard, aux XIV^e et XV^e siècles, le théâtre de la Passion s'émancipe de l'Église pour se laïciser. Son sujet est la Passion du Christ. Les principaux moments de la mort et de la résurrection de Jésus à Pâques nourrissent des pièces (appelées mystères) représentées sur le parvis des cathédrales. De ces racines »

Philippe Torreton dans *Richard III*, de Shakespeare, en 2005, un rôle de tyran infréquentable qu'il faut bien défendre...

Laurent Stocker et Georgia Scalliet jouent ensemble dans *La Nuit des rois*, de Shakespeare, actuellement à la Comédie-Française.



» mystiques, le théâtre a bien gardé l'empreinte. « *Quand le prêtre élève l'ostensoir, le silence de l'assemblée est le même que celui qui a lieu lorsque nous arrivons à captiver l'auditoire* », note Laurent Stocker. S'il est désormais laïc, le théâtre reste l'endroit où, loin du carcan de la religion, chacun peut assouvir son besoin de spiritualité et vivre une catharsis. Pour Ariane Ascaride, « *le théâtre est païen autant qu'il est sacré* ». La comédienne, égérie des films de Robert Guédiguian, se définit comme une « *vestale qui entretient le feu du temple* ». L'enjeu n'est pas, pour elle, de « *croire en son personnage, mais de l'être et, une fois la chose faite, de le défaire à la vie, à la mort* ».

La scène crée des miracles que le quotidien ne permet pas. De tous les prodiges qui s'y tiennent, la résurrection est le plus étonnant. « *Les acteurs ont un très grand sens de la mort qui les poursuit et les obsède. Donc ils renouvellent l'acte de naissance en revenant avec un autre personnage. C'est encore plus criant au cinéma. Je me dis que, même quand je serai morte, des gens verront des images de moi. Ce n'est pas moi qui existerais mais le personnage, et il aura la forme de mon corps* », explique Ariane Ascaride, bien convaincue que l'immortalité n'est pas un vain mot puisque les héros de papier ressuscitent à l'infini. Sur la scène du théâtre, la mort est conjurée.

voit tout, il est doué du don d'ubiquité, il ne sent plus la douleur physique. « *L'acteur est magique et la magie est liée à la croyance* », s'exclame Ariane Ascaride.

Pour atteindre ces sommets, à chacun sa méthode. Prière, recueillement, sieste. Laurent Stocker brûle de l'encens et s'allonge sur le sol. Ariane Ascaride se plie à des rituels, elle se rend dans sa loge chaque jour à la même heure, y accomplit des gestes récurrents, range la pièce selon un ordre précis. Jacques Gamblin arrive tôt. Il s'échauffe et médite : « *Je ne peux rien manger, je veux me sentir vide, léger, transparent. J'entame le long processus vers le voyage qui m'attend* ». Il aimerait s'endormir, se réveiller directement sur le plateau pour « *y naître dans l'état d'innocence maximum* ». Quel que soit le cérémonial suivi, tous sont tendus vers le moment de la rencontre. Celle qui les unira, dans le présent de la représentation, à une fiction, un personnage, des spectateurs. Parfois cette rencontre permet l'épiphanie. Lorsque tel est le cas, on a coutume de dire que l'acteur est touché par la grâce. La grâce, encore un concept chrétien. Décidément, de l'église au théâtre, il n'y a qu'un petit pas que les profanes n'auront nul besoin de franchir pour croire éperdument en Phèdre, Alceste, Platonov, Antigone ou Hamlet ●

Elle n'est plus ce terme contre lequel butent les vivants. « *Pourquoi y re-tourne-t-on chaque soir ? s'interroge le comédien Jacques Gamblin, parce que chaque soir nous défions la mort. Le temps de la représentation est un temps arrêté. C'est un moment où l'on retient la mort puisqu'on retient le temps. On vit chaque instant plutôt que de craindre le lendemain qui, lui, est fait de notre mort.* » L'acteur qui joue ne se métamorphose bien sûr pas en surhomme et encore moins en dieu. Mais il a pour lui des ressources qui échappent au commun des mortels. « *La présence sur scène est l'exacerbation de ce qu'on cherche tous les jours dans la vie* », souligne Jacques Gamblin, tandis que Georgia Scalliet renchérit : « *Le plateau nous donne une vie augmentée, tout est intensifié. Je ne sais pas pourquoi je ne connais pas dans mon quotidien cet état de présence pure.* » Lorsqu'il est sur les planches, l'interprète entend tout, il

Et si Galilée s'était trompé...



La Terre n'est pas ronde, soutiennent les platistes. Si surprenant que cela paraisse, certains croient en ces mensonges qui trouvent sur le Net un écho inquiétant. Mais à qui servent les fausses informations? Par Olivier Tesquet

En 1972, disséquant les conséquences politiques des Pentagon Papers (ces documents secrets sur les duperies de la guerre du Vietnam publiés dans la presse américaine), la philosophe Hannah Arendt pose un diagnostic sans appel: «*La tromperie n'entre jamais en conflit avec la raison, car les choses auraient pu se passer effectivement de la façon dont le menteur le prétend*»¹. A l'heure où le gouvernement légifère contre les infox (terme français pour «fake news», inscrit au *Journal officiel*), ce constat rassure autant qu'il effraie: non, le phénomène n'est pas complètement inédit; oui, il est plus que jamais d'actualité. Donald Trump en sait quelque chose. Cet été, un décompte minutieux du *Washington Post* nous apprenait qu'il avait déjà menti 4 229 fois en 558 jours de mandat. Moyenne quotidienne: près de huit bobards. Autant de tweets où le locataire de la Maison-Blanche aurait pu avoir raison. Son éphémère conseillère Kellyanne Conway en a même tiré une doctrine aux premières heures de sa présidence. Quand les médias lui reprochaient d'avoir artificiellement gonflé l'affluence lors de la cérémonie d'investiture à Washington en janvier 2017, elle y opposait un univers parallèle: les «*faits alternatifs*». Les images avaient beau montrer une foule éparse, Conway niait l'évidence au nom d'une cohabitation insensée entre deux régimes de vérité. Mais dans quel monde de dingues vit-on? A la tribune de la COP 24, pour contrer les rumeurs colportées sur les réseaux sociaux, le président nigérian Muhammadu Buhari a récemment dû jurer qu'il était bien vivant et qu'il n'avait pas été remplacé par un sosie. Ubuesque.

Cette vidéo de platistes a été vue des millions de fois sur YouTube.

Pour la philosophe Myriam Revault d'Allonnes, qui vient de consacrer un ouvrage à *La Faiblesse du vrai*², il y a urgence à remettre les termes du débat dans le bon ordre. Sciemment, elle évite de parler de fake news, que les leaders populistes et nationalistes ont appris à retourner contre les journalistes. Elle préfère s'intéresser à la «*post-vérité*», mot de l'année 2016 pour le dictionnaire Oxford. «*Circonstances dans lesquelles les faits objectifs ont moins d'influence pour modeler l'opinion publique que les appels à l'émotion et aux opinions personnelles*», dit la définition. Pas convaincue par cette description, Myriam Revault d'Allonnes préfère évoquer «*un partage inessentiel du vrai et du faux*». Et renchérit: «*Il n'est pas question de considérer la post-vérité comme une désinformation fallacieuse et falsificatrice qui aurait succédé à une information orientée vers la recherche de la vérité. Nous ne sommes pas ici dans le registre du mensonge.*» Mais plutôt dans celui de la crédulité. On ne croit plus ce que l'on voit comme saint Thomas, on voit ce que l'on croit tel saint Donald. Une vieille vidéo de manifestation partagée sur Twitter comme si elle datait d'hier? Qu'importe, si elle sert la grille de lecture politique de celui qui la partage. Un montage grossier pour disqualifier une personnalité publique? La fin justifie les moyens. 2 + 2? Egale 5. Dans les rédactions, des légions de vérificateurs peuvent bien s'escrimer à trier petites et grandes approximations, rien n'y fait. «*Le cours des faits a été fortement dévalué*», écrivait il y a deux ans la rédactrice en chef inquiète du *Guardian*, Katharine Viner.

Parce que les arrangements de la post-vérité sont prisés des «*démocraties*» et des hommes forts, on pourrait penser qu'il s'agit d'un symptôme de l'autoritarisme. Fausse »»

Méfions-nous de nos certitudes!

» piste, selon la philosophe : « *La post-vérité est un produit du système démocratique. On aurait pu commencer à en parler avec Erdogan, mais on a choisi de le faire avec Trump et le Brexit, qui concernent des démocraties dites modèles. Dans un régime totalitaire, l'idéologie est d'une cohérence extrême, tandis que dans une démocratie – et ce n'est pas un reproche de le dire –, c'est l'incertitude qui règne. Le pouvoir ne détient pas le savoir. Ce qui menace une démocratie, ce n'est pas l'encerclement idéologique, c'est le relativisme des opinions.* » Selon Myriam Revault d'Allonnes, « *la modernité est un concept de crise* ». Avec la disparition des grands récits émancipateurs (le progrès, les Lumières, le communisme) et l'émergence des petits récits chers au penseur Jean-François Lyotard, nos démocraties sont-elles plus fragiles, et donc plus perméables aux infox ? « *Depuis la chute du Mur, confrontées à elles-mêmes, elles ont plus de mal à s'exercer, rappelle la philosophe. Mais la démocratie, ce n'est pas qu'un ensemble de procédures ou un régime juridique. C'est un modèle de société qui n'offre pas de garanties ultimes. C'est très anxieux quand on y réfléchit !* » D'où l'attrait pour les promesses qui permettent de fabriquer de la vérité avec de l'incertitude (« *Make America great again* ») ou pour l'autoritarisme ripoliné (un sondage Ifop – un peu orienté – publié cet automne assure que quatre Français sur dix seraient favorables à un régime plus musclé).

Pis, le phénomène gagnerait toutes nos certitudes. Myriam Revault d'Allonnes relève ainsi une érosion des « *vérités de faits* » (les vérités d'observation, le fait que le soleil se lève à l'est, par exemple) et une remise en question des vérités scientifiques. Sur YouTube, les platistes, persuadés que la Terre n'est pas ronde, rassemblent des millions de vues ; pendant ce temps, Trump nie le réchauffement climatique. Une vraie crise de foi ? « *C'est plus que ça, estime encore la philosophe. La post-vérité est un régime d'indifférence qui n'affecte pas seulement la croyance, mais aussi le jugement, le vivre-ensemble, le commun, la délibération.* » Internet et les réseaux sociaux promettaient pourtant d'être ce lieu du débat démocratique, en organisant la médiation de tous les savoirs répertoriés. Mais le retour de manivelle est brutal : « *Ça peut sembler paradoxal, mais la masse d'informations n'accroît pas la connaissance* », sanctionne-t-elle. « *Elle renforce plutôt la polarisation et les préjugés. C'est tout l'inverse de ce que doit être l'opinion publique : un espace visible où s'exercent des jugements différents.* » Et de rattacher ce ratatinement intellectuel à l'individualisme démocratique décrit par Tocqueville : « *Sans transcendance, l'individu se replie sur lui-même tout en s'alignant sur la masse. C'est le triomphe de l'individu dans la similitude.* » Tous ensemble, mais tout seuls. Comment sortir de cette machine à fragmenter qui aplanit le débat ? Pour Myriam Revault d'Allonnes, pas le choix, il faut reconquérir le territoire de la conversation : quand tout se vaut, « *ce qui fait défaut, c'est l'imagination. La post-vérité s'en prend à la fiction qui enrichit le réel. C'est une atteinte au sensible* ». Pour le réparer, à nous de dialoguer. Convaincre. Changer d'avis. Se tromper ●

1 *Du mensonge à la violence. Essai de politique contemporaine*, de Hannah Arendt, 1972.

2 *La Faiblesse du vrai. Ce que la post-vérité fait à notre monde commun*, de Myriam Revault d'Allonnes, éd. Seuil, 144 p., 17€, 2018.

« *Les gens ont du mal à changer d'opinion.* » Au département d'études cognitives de l'École normale supérieure, le neuroscientifique Stefano Palminteri explique les résultats troublants d'une expérience publiés en 2017. Vous avez le choix entre A ou B. Vous choisissez au hasard A, et gagnez un point. Généralement, vous choisirez de nouveau A au tour suivant, sans même savoir si B ne vous rapporterait pas, lui aussi, un point. L'étude montre que les « *candidats* » cultivent sans raison une préférence pour leur premier choix : en moyenne, si un sujet gagne trois fois de suite avec A, il faudra qu'il perde ensuite six fois avec ce même choix avant d'opter pour B. Il nous faut bien plus de preuves pour changer d'avis qu'il n'en a fallu pour forger notre avis de départ. « *On appelle cela un "biais de confirmation"*, explique Stefano Palminteri. *Notre cerveau cherche à confirmer ses choix, et supporte difficilement la contradiction.* »

Il en va de même lorsque nous lisons une information : nous aurons moins tendance à la vérifier si elle confirme notre opinion et, avant de changer d'avis, notre cerveau demandera plus de preuves que ce que la seule logique exigerait.

Que se passe-t-il dans notre cerveau lorsque nous sommes victimes d'un biais de confirmation ? « *Nous n'avons pas d'aire cérébrale spécifique pour cette fonction, bien sûr*, dit le chercheur. *Ce que nous constatons, c'est que les personnes qui recherchent le plus à confirmer leurs choix lors des expériences – nous ne sommes pas tous égaux à cet égard – sont aussi celles qui activent le plus une zone du cerveau faisant partie du système de la récompense. Mais difficile d'aller plus loin : corrélation ne veut pas dire causalité* », prévient Stefano Palminteri. En tout cas, dès que nous raisonnons à propos d'un sujet sur lequel nous avons déjà un avis, nous mobilisons des circuits neuronaux différents de ceux utilisés pour un sujet qui nous est indifférent.

Dans le cadre plus large des « *fake news* », les neuroscientifiques répertorient aujourd'hui plus d'une

centaine de biais cognitifs, parmi lesquels le biais de négativité (tendance à accorder plus d'attention aux informations négatives ou menaçantes), l'effet de halo (croire plus facilement à un événement parce qu'il est déjà survenu par le passé), ou encore le biais de la disponibilité en mémoire (juger de la fréquence d'un événement selon la facilité avec laquelle des exemples viennent à l'esprit). « *Attention, les biais cognitifs n'ont rien à voir avec l'intelligence* », souligne Albert Moukheiber, docteur en neurosciences et psychologue clinicien. Initialement, ce sont des raccourcis de la pensée nommés « *heuristiques* » : des solutions approximatives mais rapides que nous utilisons tous les jours, et qui fonctionnent très bien la plupart du temps. Pour serrer la main d'un collègue, notre cerveau ne calcule pas la distance exacte. « *De même, si j'assimile une odeur particulière à un danger et que je fuis par précaution chaque fois que je la sens, je fais un biais de stéréotype ; c'est peut-être ce qui me sauvera la vie* », continue Albert Moukheiber.

Rien de nouveau ? « *Les fausses nouvelles, ce n'est pas inédit. Mais leur propagation, elle, est nouvelle* », souligne le chercheur. Car une personne qui pense que la Terre est plate peut avec les réseaux sociaux, en trouver deux ou trois cents autres qui partagent cet avis. Et l'isolement au sein de groupes de personnes de la même opinion mène à la radicalisation de celle-ci.

Ainsi, notre cerveau nous joue des tours. Comment ne pas perdre pied ? Albert Moukheiber avance quelques recommandations. « *Il ne s'agit pas de douter de tout. Mais, pour les sujets importants, on peut commencer par se méfier de son raisonnement lorsqu'on a des certitudes. Et essayer d'attribuer un score de confiance à ses opinions. Je peux par exemple me dire : sur cette information, j'ai une confiance en mon opinion de 20 %, parce que je sais que ce n'est pas un sujet que je maîtrise très bien.* » Eh bien soit ! doutons maintenant... – *Tiphaine Cicéron*

La vérité si je lis

La littérature du réel a le vent en poupe. Le lecteur en aurait-il fini avec le roman ? A-t-il perdu sa capacité de croire en la fiction ?

Par Nathalie Crom

Emmenée par des auteurs tels que Michel Houellebecq, dont le roman à paraître début janvier, *Sérotonine*, s'annonce d'ores et déjà comme l'événement éditorial de l'hiver, Virginie Despentes, dont la trilogie *Vernon Subutex* vient d'atteindre le million d'exemplaires vendus, ou encore Nicolas Mathieu, incontestable révélation de l'automne avec *Leurs enfants après eux*, son roman « goncourisé », la fiction française semble afficher une confiance à toute épreuve. Pourtant, la voici, depuis plusieurs années désormais, ardemment concurrencée par une littérature non romanesque de plus en plus omniprésente dans les librairies, les médias et les mains des lecteurs. Une non-fiction qui n'a gardé du roman que le sens de la narration, tout en renonçant à l'imaginaire et à l'invention, et qui offre de multiples visages, alimentée qu'elle est par diverses sources vives : le récit de soi ou de la vie des autres, l'enquête journalistique, la manipulation d'outils d'analyse empruntés aux sciences humaines et sociales... L'ouvrage marquant de cette année 2018 qui s'achève n'est-il pas le récit, éminemment littéraire mais rigoureusement non fictionnel, de Philippe Lançon, *Le Lambeau* ? Et parmi nos contemporains capitaux, ne voit-on pas figurer, aux toutes premières places, Emmanuel Carrère et Annie Ernaux, deux auteurs radicalement différents, mais qui partagent un même itinéraire, passés l'un et l'autre par le roman avant que d'y renoncer au profit de récits nourris d'autobiographie ? Autant d'indices qui, s'ils n'entérinent pas la mort du roman, incitent néanmoins à se demander si notre capacité de croire en la fiction ne se serait pas quelque peu émoussée ces derniers temps. Comme si, immergés dans une réalité contemporaine indéchiffrable, nous préférons de plus en plus chercher des clés de compréhension dans la lit-

térature dite « du réel » plutôt que nous en remettre à l'éclairage précieux, mais plus indirect, de la fiction.

L'adhésion du lecteur à l'histoire inventée par le romancier est une modalité très particulière de l'acte de croire, théorisée depuis des siècles. Qu'on la nomme « *suspension consentie de l'incrédulité* », selon l'expression du poète anglais du XIX^e siècle Coleridge, « *feintise partagée* », selon les termes du philosophe américain contemporain John Searle, ou, pour faire plus simple, « *pacte fictionnel* », la croyance dans la fiction n'est pas aveugle, mais au contraire volontaire et connivente. « *Dès que je remplace par les mots d'un livre ma perception directe de la réalité, je me livre, pieds et poings liés, à la toute-puissance du mensonge. Je dis adieu à ce qui est, pour feindre de croire à ce qui n'est pas. Je m'entoure de fantômes et de fantômes, je me trouve la proie du langage. Et à cette prise de possession, il n'y a pas moyen d'échapper. Le langage m'entoure de sa fiction, comme l'eau recouvre un royaume englouti par la mer* », décrivait le critique Georges Poulet. « *Le lecteur doit savoir qu'un récit est une histoire imaginaire, sans penser pour autant que l'auteur dit des mensonges. Simplement, comme l'a dit Searle, l'auteur feint de faire une affirmation vraie. Nous acceptons le pacte fictionnel et nous feignons de penser que ce qu'il nous raconte est réellement arrivé* », analyse Umberto Eco dans *Six Promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*.

C'est en vertu de cette entente tacite, aussi délicieuse qu'ambiguë, aux effets émotionnels puissants, que nous tremblons pour les vaillants jeunes héros de Dickens et les détectives solitaires de Chandler ou de Henning Mankell, que nous nous éprenons de Mme de Tourvel ou du mélancolique Gatsby, que nous pleurons la mort de Julien Sorel et celle d'Anna Karenine. C'est grâce à cette adhésion, ce clair-obscur de la volonté, cette soumission consentie aux sortilèges du romancier, à son « mentir vrai », que Proust peut écrire, dans *Sur la lecture*, qu'« *il n'y a peut-être pas de jours de notre enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons passés avec un livre préféré* », et encore, refermant le roman dont il vient d'achever la lecture et soudain projeté hors du pacte et de ses charmes : « *Alors, quoi ? Ce livre, ce n'était que cela ? Ces êtres à qui on avait donné plus de son attention et de sa tendresse qu'aux gens de la vie, n'osant pas toujours avouer à quel point on les aimait [...] ; ces gens pour qui on avait haleté et sangloté, on ne les verrait plus jamais, on ne saurait plus rien d'eux... On aurait tant voulu que le livre continuât, et, si c'était impossible, avoir d'autres renseignements sur tous ces personnages, apprendre maintenant quelque chose de leur vie, employer la nôtre à des choses qui ne fussent pas tout à fait étrangères à l'amour qu'ils nous avaient inspiré.* »

Se peut-il qu'aujourd'hui nous ne désirions plus consentir à subir ce charme ? Et pouvoir affirmer, comme Albus Dumbledore, le personnage éponyme du livre de Pascal Quignard : grâce à la lecture, « *j'ai embelli ma vie de jours que je n'ai pas*

« Le souci du lecteur n'est plus "est-ce que ce qui est sur la page sonne vrai", mais plutôt "est-ce que c'est vraiment vrai". »

Juliette Joste, éditrice chez Grasset

La Lectrice soumise, René Magritte (1928).



vécus». « C'est vrai, l'appétit pour le réel est aujourd'hui très fort. Il y a même, de la part du lecteur, une sorte de désir de validation de la fiction par le réel. C'est-à-dire que le souci du lecteur n'est plus "est-ce que ce qui est sur la page sonne vrai", mais plutôt "est-ce que c'est vraiment vrai" », analyse Juliette Joste, éditrice chez Grasset, notamment de Gaël Faye (*Petit Pays*), de Laetitia Colombani (*La Tresse*), récemment du très romanesque *Federica Ber*, de Mark Greene. Ajoutant : « D'un autre côté, l'éventail des publications est plus large que

jamais, et il reste néanmoins chez les lecteurs de la place, et surtout du désir, pour la pure fiction. » Celle qui, écrit Kundera, « accompagne l'homme constamment et fidèlement dès le début des temps modernes » pour l'aider à saisir ce qu'est le métier de vivre. Celle qui éclaire le réel à sa façon, existentielle et morale, en sondant inlassablement l'énigme humaine. « L'initiatrice dont les clefs magiques nous ouvrent au fond de nous-mêmes la porte des demeures où nous n'aurions pas su pénétrer » que louait Proust ●

Il faut y croire pour le voir

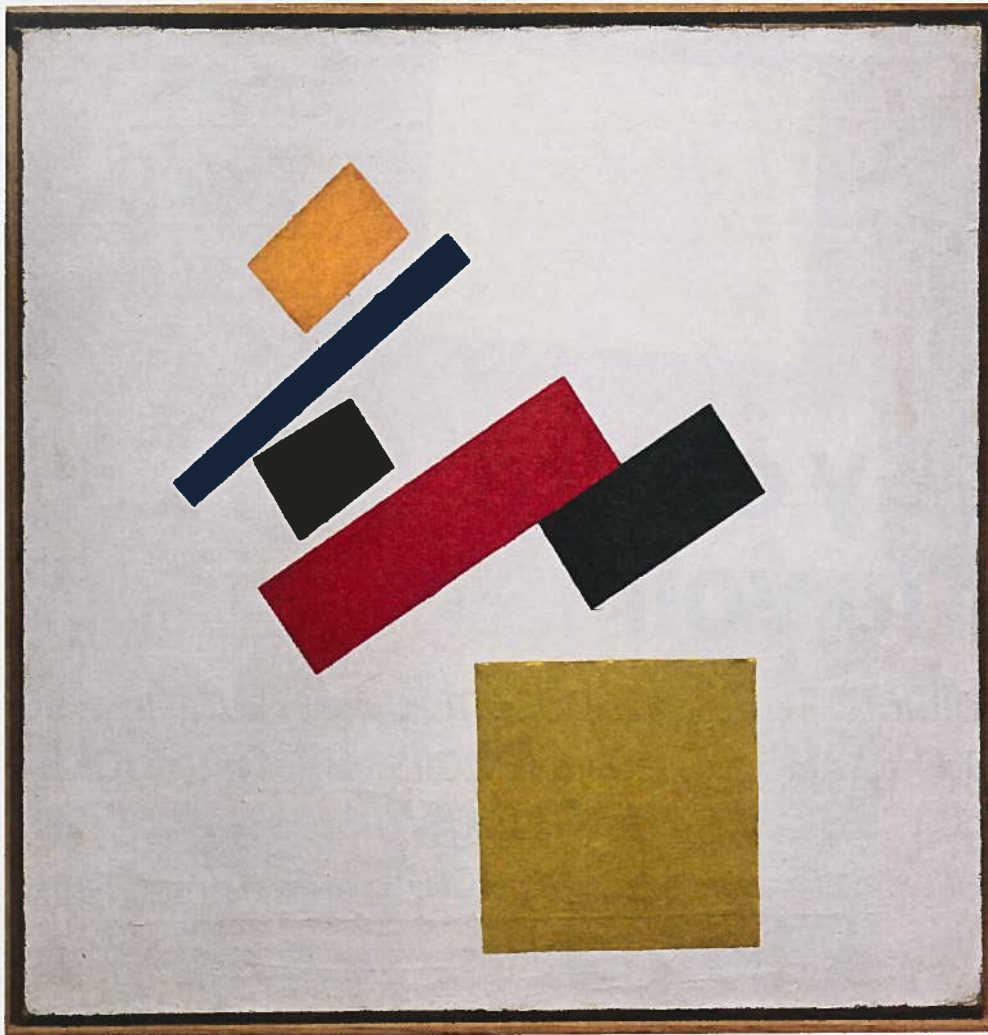
Qu'ils simplifient ou décomposent l'objet comme Cézanne ou Picasso, ou qu'ils l'abolissent, tels Kupka ou Kandinsky, les peintres avant-gardistes n'y ont rien changé: l'art existe parce qu'on y croit. Par Olivier Cena

Aujourd'hui, l'art abstrait n'étonne ni ne choque. Il est devenu un genre en soi. Après avoir été discuté et disputé, après de nombreux débats autour de son nom (doit-on dire abstrait, concret, non figuratif?), il a fini par se constituer en mouvements, en tendances, voire en chapelles : lyrique, géométrique, expressionniste, minimal, cinématique... Il aura pourtant fallu près de quarante mille ans, depuis les peintures pariétales, pour que des artistes décident un jour de supprimer l'image figurative.

L'événement eut lieu au début du xx^e siècle. Les noms de ces artistes, pour ne citer que les plus connus, sont restés célèbres : les Russes Kandinsky et Malevitch, le Néerlandais Mondrian et le Tchèque Kupka. Leur culot fut tel qu'on les réunit sous le titre d'avant-gardes radicales, adjectif précisant le caractère absolu et irrévocable de leur geste. Il y a un avant et un après. En réalité, ils ne sont pas les premiers à avoir gommé la figure. L'artiste suédoise Hilma af Klint (1862-1944), par exemple, commence à produire des peintures abstraites sous l'influence du spiritisme et des théories théosophiques de Helena Blavatsky dès 1906, certaines proches de ce que feront plus tard les Delaunay, Sonia et Robert (la série des *Cygnes* de 1915). Mais Hilma af Klint ne suivit jamais les mouvements modernistes et ordonna, par testament, que ses travaux ne soient rendus publics que vingt ans après sa mort. Reste, point commun de son œuvre avec les avant-gardes radicales, la spiritualité, en particulier celle qui fut à la base de la Société théosophique fondée par Helena Blavatsky en 1875, à laquelle Piet Mondrian adhère en 1909. Ces artistes radicaux suppriment donc le référent, c'est-à-dire l'ob-

jet représenté. Avant eux, d'autres peintres ont remis en cause l'imitation de la nature, la *mimêsis* : les impressionnistes décomposent la lumière en taches colorées ; Cézanne crée une fausse perspective qui multiplie les points de vue ; les fauves et les expressionnistes allemands simplifient la forme en allant vers la couleur pure ; les cubistes suppriment la perspective au profit d'une représentation bidimensionnelle. Mais aucun d'eux – et, parmi les plus jeunes, ni Picasso, ni Matisse, ni Braque, qui ont à peu près le même âge que les artistes radicaux –, aucun d'eux ne saute le pas. Ils préparent le terrain, notamment les cubistes, dont les tableaux sont à l'origine considérés comme abstraits, mais ils demeurent toute leur vie figuratifs. Un arbre, qu'il soit bleu ou jaune, qu'il soit décomposé et recomposé en facettes, reste un arbre. Vient alors cette question : pourquoi certains se sont-ils autorisé la suppression de l'objet et d'autres pas ?

Persuadé que l'art et la nature obéissent chacun à des lois propres, Kandinsky, par exemple, veut éliminer la réalité extérieure afin de représenter ce qu'il appelle la « *nécessité intérieure* ». Le sujet n'est plus la nature mais la sensation du peintre face au monde, sa spiritualité, son utopie. C'est pourquoi Malevitch appelait son fameux *Carré noir sur fond blanc* (1915) « *l'icône de notre temps* ». Quant à Mondrian, il veut, « *grâce à des lignes horizontales et verticales construites en pleine conscience, mais sans calcul* » atteindre « *une beauté générale* » qui serait le fondement et la vérité de toutes choses. Tous, enfin, rêvent de l'avènement de « *l'homme nouveau* » et du paradis sur terre. L'idée n'est pas neuve. Elle naît avec la révolution industrielle. Au début du xix^e siècle en France, les saint-simoniens – du nom du fondateur de ce courant »



Page précédente:
Série SUW, Grupp IX,
n° 17, Svanen n° 17,
de Hilma af Klint, 1915.
150,5×151 cm.
Ci-contre:
Suprématisme,
de Kazimir Malevitch,
1915. Huile sur toile,
53,5×53,7 cm.

l'asservissement de l'ouvrier. En art, elle mène aux avant-gardes radicales, habitées elles aussi par l'idée de progrès, rêvant de faire table rase du passé afin qu'advienne un monde nouveau né sur les décombres des expériences anciennes – ce que certains historiens nomment l'« hypermodernité », dont l'avatar contemporain demeure étroitement lié à l'évolution du capitalisme.

Qu'il soit initié par la théosophie ou par l'espoir que suscite le progrès scientifique (ou par les deux), l'art des avant-gardes, chargé de spiritualité, veut donc succéder au christianisme. On peut définir ses artistes comme les prêtres modernes d'une nouvelle religion. « *Ils ont la foi, dit le peintre français Gérard Traquandi. Ceux qui gardent le référent, l'objet, croient en l'art, et ceux qui le suppriment ont la foi en l'art – je fais donc une différence entre la croyance et la foi. Les seconds pensent que l'art peut changer le monde alors que les premiers pensent que l'art restera toujours ce qu'il est : de l'art. Ceux qui ont la*

foi en font une religion – changer le monde, l'homme nouveau, être tous heureux –, et ça ne marche pas. » Notons que l'on peut se réjouir de cet échec, puisque le but absolu de l'art en ce paradis qu'il aurait contribué à créer était de disparaître dans une sorte d'apocalypse radieuse revendiquée par les avant-gardes radicales : l'homme nouveau, dans le monde nouveau, n'en aurait plus besoin.

Cette foi – cette volonté de changer le monde que l'on trouve aussi chez les futuristes italiens ou chez Fernand Léger – s'est perpétuée après la Seconde Guerre mondiale, portée par quelques artistes parfois qualifiés de « chamans », comme le Français Yves Klein ou l'Allemand Josef Beuys – mais débarrassée de la confiance aveugle dans le progrès et la science. Ils voulaient aller au-delà du tableau, vers un monde nouveau, et certains, comme l'Italien Fontana, ont même lacéré la toile. Mais, au-delà du tableau, ils ont trouvé soit le même monde, soit encore le tableau. L'art comme religion ne fonctionne pas. Mais ne pas avoir foi en lui n'empêche pas d'y croire. Car croire, et cela ne concerne pas seulement les artistes, est peut-être l'un des enjeux de notre temps, où perdure l'idée pernicieuse de la mort de l'art, étouffé par la toute-puissante industrie culturelle. « *L'œuvre d'art, il faut y croire, dit Gérard Traquandi. Un tableau de Cézanne, si on n'y croit pas, c'est rien, des taches ; mais si on y croit c'est une merveille absolue. Ou on y croit ou on n'y croit pas, c'est aussi bête que ça. Et, si on y croit, c'est inépuisable.* » ●

» idéologique : Claude Henri de Rouvroy de Saint-Simon (1760-1825) – pensent que le développement d'une société industrielle et scientifique va mener à la liberté, à l'égalité et à la fraternité. Les artistes sont requis, car, écrit Saint-Simon, « *la puissance des arts est en effet la plus immédiate et la plus rapide* ». Autrement dit, « *pour les tenants de l'art social, l'image devait montrer le chemin menant à l'instauration future du paradis sur terre* », écrit l'historien Eric Michaud (dans *Le Socialisme autoritaire des saint-simoniens*). Les romantiques allemands rêvaient aussi d'un art social, d'une religion qui pourrait, écrit le poète Novalis, « *nous unir maintenant à la divinité devenue invisible, inaccessible au sens* ». Mais il s'agissait pour eux de revenir vers un passé sensible. Les saint-simoniens, eux, se projettent dans l'avenir, au point d'appeler à faire table rase : « *Nous voulons achever de détruire ce qui reste du trône et de l'autel et, sur ces débris, reconstruire la société et l'autorité* », écrit Bazard, l'un des disciples de Saint-Simon.

D'un point de vue politique et social, l'idéologie saint-simonienne, à l'origine généreuse, mènera aux pires dictatures du XX^e siècle. « *Car leur projet de créer un homme nouveau pour un monde nouveau à partir de la tabula rasa expérientielle était aussi celui des bolcheviks et des partisans du fascisme, dans une même fascination pour le développement technoscientifique et les perspectives qu'il ouvrait à l'automodification infinie du genre humain* », écrit Eric Michaud. L'industrie ne fera pas mieux, en inventant le travail à la chaîne et

À LIRE

Le Socialisme autoritaire des saint-simoniens, d'Eric Michaud, www.sciencespo.fr/artsetsocietes/fr/archives/3029.
Fabriques de l'homme nouveau : de Léger à Mondrian, d'Eric Michaud, éd. Carré, 120 p.
Qu'est-ce que l'art abstrait ?, de Georges Roque, éd. Folio Essais, 532 p., 12,60 €.

Il suffira d'un signe

«Lion, n'ayez pas peur de prendre des décisions.» Qui n'a jamais soumis ses choix à l'alignement des planètes? Au XXI^e siècle, horoscope, tarot et boule de cristal ont encore de beaux jours devant eux. Par Thomas Bécard

Ce matin-là, notre horoscope, lu dans *Le Parisien*, était catégorique : «Travail: votre attention et votre temps seront mobilisés par une affaire urgente.» Message compris : on fonce au salon de la voyance le plus proche, salle Colonne (Paris 13^e), un joli bâtiment Art déco où Gainsbourg, Hallyday, Brel ou encore Barbara enregistrèrent, du temps où c'était un studio. Il y a là une petite trentaine de médiums, tarologues, magnétothérapeutes, et même un «psycho conseil guérisseur» (renseignements pris, ça veut dire que «l'Esprit guérit par lui»). Tous sont installés dans des sortes de box à peine plus grands que des cabines de douche, tapissés de prospectus vantant les mérites du tenancier, comme celui d'avoir un jour été «vu à la télé». Mais, en ce dimanche, il n'y a pas foule et, dès notre arrivée, Margarita nous attrape le poignet d'autorité, pour nous raconter que son don de guérisseuse est apparu, pouf, comme ça, au Venezuela... un jour où elle a pris la foudre sur le ciboulot. Son regard inquisiteur scrute notre psyché, qui n'en demandait pas tant : «Vous avez une aura bleue, avec aussi du vert, vous pourriez être sourcier.» A peine le temps de réfléchir à ce nouveau potentiel que, trois mètres plus loin, Agnès, gentille dame blonde d'une soixantaine d'années, nous fait tirer une carte de tarot.

C'est L'Innocence : «Vous créez, vous faites de la peinture, peut-être? Non? Alors vous devriez vous y mettre!»

Malgré l'alléchante réduction proposée sur une vraie consultation (35 euros au lieu de 70, c'est cadeau), nous préférons monter sur la scène avec une quinzaine d'autres visiteurs, pour participer à une séance collective de tirage de cartes. Eric et Frank demandent successivement à chacun d'entre nous son signe astrologique, et, en fonction des cartes, proposent une prédiction en deux minutes chrono. «Vous avez quelqu'un en ce moment? Non? Alors vous allez faire une rencontre, dans le cadre d'un colloque ou d'une réunion de travail», dévoile Eric à une jeune archéologue scorpion. Plus stressé que son collègue, qui a le sens du contact et la blaguounette facile, Frank se tourne vers nous : «Dans les six-huit mois, il va y avoir un change-

L'empire de Soleil

C'est seulement dans les années 1930 que le concept des horoscopes se popularise dans les médias, avec notamment le succès inattendu d'une prédiction astrologique publiée dans le tabloïd anglais *Sunday Express* pour la naissance de la princesse Margaret, à qui l'astrologue promet alors un destin «royal». Elle n'avait pas prévu la longévité d'Elisabeth II... En France, le magazine *Marie Claire* inaugure la première rubrique du genre, en 1939. Trente et un ans plus tard, Lucien Morisse, directeur d'Europe 1, propose à une certaine Germaine Soleil d'exercer ses talents à l'antenne, et c'est le carton : elle reçoit 15 000 à 18 000 appels quotidiens ! Au point que le président Pompidou réponde un jour en ces termes à un journaliste, qui l'interroge sur la sécurité européenne : «Je ne suis pas Madame Soleil!»

Les douze signes astrologiques asiatiques, peints par Kawahara Keiga (1786-1860).





ment professionnel, si vous osez vous mettre à votre compte. Mais vous avez peur de prendre la décision.» Merci, on va continuer à réfléchir... En attendant, quelqu'un saurait combien ça gagne, un sourcier (ou un peintre)? Un peu troublé, en sortant, on réalise qu'on n'a pas vraiment avancé sur notre sujet : qu'est-ce qui fait qu'en 2018 certaines personnes trouvent des réponses à leurs interrogations existentielles grâce à des techniques parascientifiques qui relèvent, au mieux, de la sympathique charlatanerie, au pire, de la totale escroquerie?

Car, selon une étude Sofres de 2010 pour *Le Figaro Magazine*, pour 58% des sondés, l'astrologie est une science, et 29% estiment que ce qui nous arrive est vraiment déterminé par les signes du zodiaque. Evidemment, on n'est pas obligé non plus de croire aux sondages, mais force est de constater que les horoscopes font toujours les beaux jours des journaux et des magazines, de *Elle* à *Télé 7 Jours*, et même des radios sérieuses (Europe 1, RTL, France Bleu). Dans un ouvrage collectif de 1981, *La Croyance astrologique moderne*, Edgar Morin et ses chercheurs associés expliquaient que la lecture de son destin astral relevait de la « croyance clignotante », c'est-à-dire « une croyance mi-sérieuse, mi-ludique, qui alterne avec l'incroyance, qui s'adresse des clins d'œil à elle-même. » Dans son *Manuel de nos folies ordinaires*, coécrit en 2006 avec Guillaume Erner, le sociologue Gérard Bronner précise : « C'est là le paradoxe de la croyance superstitieuse : nous y adhérons sans y croire vraiment, mais nous y croyons tout de même suffisamment pour y adhérer. Nous adoptons à notre insu un raisonnement "coûts versus opportunités", "inconvenients et avantages". » Après tout, sait-on jamais, il n'y a pas de mal à espérer.

Si l'on se reconnaît dans les horoscopes, c'est aussi en raison de ce que l'on appelle l'effet Barnum – d'après l'homme de cirque P.T. Barnum, qui n'était pas le dernier des bonimenteurs –, c'est-à-dire le biais cognitif qui nous amène à penser qu'une description de personnalité vague s'applique à nous-même. James Randi, célèbre magicien canadien qui s'est fait une spécialité de débusquer les charlatans, a ainsi tenté l'expérience lors de l'une de ses émissions télévisées : après la lecture d'un thème astral par un « voyant », il avait demandé qui, parmi le public, avait trouvé qu'on parlait de lui... et un tiers des présents avaient levé la main. Voilà donc la réussite d'un bon horoscope : rester suffisamment flou dans ses termes pour que personne ne se sente lésé. On ne s'étonnera donc pas d'apprendre que, aujourd'hui, la plupart des horoscopes sont écrits à l'aide de logiciels... ou même entièrement composés par des algorithmes (c'est ainsi qu'en « googlant » l'intégralité de l'horoscope du *Parisien* cité plus haut on a découvert qu'il avait déjà été publié un an auparavant... dans un quotidien luxembourgeois. Remboursez!).

Alors certes, aujourd'hui, les horoscopes sont de plus en plus concurrencés par la psychanalyse ou même par la prise de psychotropes. Mais ne comptez pas sur nous pour prédire leur fin. Car comme le dit un astrologue interrogé par le sociologue Arnaud Esquerre pour son passionnant ouvrage *Prédire. Les pratiques de l'astrologie en France au XXI^e siècle* (2013) : « Le monde a changé, mais les gens non. Il y a toujours la haine, il y a toujours l'amour, il y a toujours le respect, il y a toujours la gloire, il y a toujours l'argent, il y a toujours la mort, les gens ont toujours les mêmes problèmes. » Vu comme ça, l'avenir de l'horoscope est effectivement assuré ●



A quel soin se vouer ?

L'un apaise les brûlures, l'autre « parle aux muscles » ou fait circuler les énergies. Même les plus sceptiques font appel à ces guérisseurs.

Par Hélène Marzolf - Photo Léa Crespi pour Télérama

Jusqu'ici, on se plongeait dans ces histoires comme dans un vieux grimoire : tel rebouteux du Morvan était censé soulager les douleurs par apposition des mains, tel autre, paysan, recevait directement les gens « au cul des vaches »... Glanées de temps à autre dans les dîners, ces anecdotes nous paraissent relever d'un folklore rural fascinant et lointain. Et puis, en débutant cet article, on s'est rendu compte d'une chose : pour entrer dans l'irrationnel, un tour à la machine à café du bureau suffit. « *Moi qui suis la fille la plus cartésienne de la terre, j'ai fini par appeler quelqu'un pour débarrasser mes enfants de leurs verrues, par téléphone!* » raconte une collègue. « *Eh ben je ne peux pas te dire comment ça marche, mais ça marche! Je n'en reviens pas moi-même, mais maintenant, j'ai un "monsieur verrue" dans le répertoire de mon portable!* »

Autour de nous, les témoignages se ramassent à la pelle. Celui d'un trentenaire, opéré d'une fracture, qui se rend chez une guérisseuse auvergnate avec des béquilles, et ressort sur ses deux jambes. D'une journaliste, dont l'ostéopathe parisien réussit à traiter, en quelques séances, les migraines chroniques. D'une entrepreneuse débarrassée d'un psoriasis persistant grâce à l'intervention d'une kinésiologue bretonne qui « *parle aux muscles* ». Ou d'une enseignante atteinte d'un cancer du sein faisant appel à une « *barreuse de feu* » pendant sa radiothérapie. « *J'ai supporté une trentaine de séances sans être brûlée, alors que j'ai une peau très fragile*, rapporte Christine, habitante du Beaujolais. *A l'hôpital, tout le monde trouvait étonnant que je réagisse si bien!* »

C'est un fait : les guérisseurs font partie du quotidien. On les consulte en ville comme à la campagne. Si le Larousse les définit comme des « *personne[s] qui prétend[ent] obtenir la guérison de certaines maladies par des procédés [...] sans vérification scientifique démontrable et qui agi[ssent] ainsi en contrevention avec les lois sur l'exercice de la médecine* », ils présentent, en réalité des profils variés : kinésiologue, magnétiseurs, psychonomes... Leur nombre est impossible à quantifier. Certains ont des diplômes reconnus (ostéopathes, chiropracteurs), d'autres pas. Ils agissent par manipulations, incantations, appositions des mains. Une partie d'entre eux estiment avoir un don. « *Depuis l'enfance, je ressens les énergies, mais aussi des "présences" sur les personnes, à travers des sensations, parfois des images* », explique Marie Chantal Gourland, magnétiseuse de Liergues, dans le Rhône. D'autres parlent d'apprentissage : « *Nous avons tous des énergies en nous, et il faut les travailler* », estime Grégory Day, ostéopathe dans le 10^e arrondissement de Paris. « *Mais c'est comme la musique, certains sont plus doués que d'autres!* »

Le praticien accueille les patients dans un cabinet spacieux, décoré d'une cheminée dans laquelle, après les séances, il brûle les draps d'examen en papier « *pour évacuer les problèmes* ». Spécialisé dans la branche « *biodynamique* » de l'ostéopathie, il a, au fil du temps, créé sa propre méthode énergétique, associant qi gong, méditation, médecine chinoise. Sa devise ? « *Avant tout, ne pas nuire*. » S'il insiste sur la dimension spirituelle du soin, pas question de se substituer à la médecine conventionnelle. « *Je ne demanderai jamais à quelqu'un de ne pas faire de chimiothérapie! Dans le cas de pathologies lourdes, ma méthode constitue en un accompagnement*. » En trente ans, Gregory Day a vu défiler tout type de patients. « *Certains viennent parce qu'ils sont arrivés au bout de ce que leur apporte la médecine conventionnelle. D'autres parce qu'ils présentent des fragilités psychologiques.* »

Pour lui, « *la demande de soins plus naturels s'inscrit dans un mouvement sociétal lié à l'écologie*. Andrew Taylor Still, fondateur de l'ostéopathie, estimait que le laboratoire pharmaceutique se trouvait à l'intérieur du corps. Je cherche simplement à amener les gens à stimuler leurs ressources intérieures. » Est-il nécessaire de « croire » en ces thérapies pour qu'elles agissent ? « *Il faut avoir une certaine ouverture d'esprit et la volonté d'aller mieux* », estime Grégory Day. A l'inverse, la magnétiseuse Marie Chantal Gourland juge « *obtenir des résultats avec des personnes très sceptiques au départ*. »

Dans tous les cas, des effets peuvent se produire. Hypnothérapeute et psychologue au Centre d'évaluation et de traitement de la douleur du CHU de Bicêtre (CETD), Isabelle Célestin-Lhopiteau le mesure auprès des patients en chimiothérapie ou radiothérapie : « *Ceux d'entre eux qui consultent en parallèle des "barreaux de feu" ont souvent moins mal et cicatrisent mieux*. » Alors qu'aucune étude validée par les institutions n'a encore été réalisée, cette praticienne – qui a aussi fondé l'Institut français des pratiques psychocorporelles (IFPPC) – s'est mise à en étudier les mécanismes. « *On peut évoquer comme piste l'effet placebo ou la suggestion. Mais il faut également s'intéresser à la force de la relation. Les guérisseurs utilisent des images, des représentations, qui, comme dans l'hypnose, sont susceptibles d'avoir un pouvoir de transformation*. » Dans un environnement médical où les contacts humains se réduisent, le guérisseur envisage le patient dans sa globalité : « *En le reconnectant à son histoire, mais aussi à la nature, en créant un espace où ses émotions peuvent s'exprimer, il va lui permettre de lâcher prise*. » Guérie d'un cancer du sein, Christine confirme : « *Alors que la priorité des médecins est de traiter l'organe malade, aller chez une magnétiseuse m'a permis de me sentir considérée comme un être humain!* »

La médecine conventionnelle commence à intégrer ces pratiques. A Annemasse, Rodez, Mende, Thonon-les-Bains, ou Paris, des établissements travaillent avec des barreaux de feu. Ces derniers n'interviennent pas directement au sein des structures, mais sont recommandés par des infirmiers, ambulanciers, chirurgiens, qui tiennent des listes informelles de contacts. « *Rares sont ceux qui en parlent ouvertement, le sujet reste tabou* », constate Isabelle Célestin-Lhopiteau. Ouverte à une plus grande collaboration avec les guérisseurs, elle voudrait que des études scientifiques soient menées et estime que « *les consultations en médecine complémentaire doivent apparaître dans le dossier médical des patients. Cela permettrait d'éviter les interactions dangereuses, les dérives sectaires, et de mieux comprendre comment fonctionne ce type de ressources*. » Une évaluation qui ne dissipera pas forcément tous les mystères. « *Comment expliquer que les barreaux de feu aient un effet à distance, sur des personnes qui ne sont pas prévenues de leur interventions? Ou que certains guérisseurs racontent des choses très précises sur l'histoire des patients? Ça sort de mon champ de compétence!* » ●

Les mains de Grégory Day, ostéopathe à Paris, qui associe le qi gong, la méditation et la médecine chinoise.

« Il est bon de croire, même un peu, à ce qui n'existe pas »

Le Père Noël? Nous jouons tous le jeu, avec plaisir ou angoisse, unis dans cette duperie volontaire. Pourquoi la croyance est-elle nécessaire à nos vies?, s'interroge le philosophe Stéphane Floccari.

Propos recueillis par Juliette Cerf Photo Olivier Metzger pour Télérama

Nous y croyons autant que nous nous en défions. Nous les redoutons autant que nous nous en réjouissons. Nous les idéalisons autant que nous les détestons. Elles déclenchent notre enthousiasme ou notre exaspération, notre bonheur ou notre déception. Elles reviennent tous les ans, à date fixe, mais leur singulière intensité ne se dément jamais. Les fêtes de fin d'année ont le pouvoir d'accentuer nos croyances, nos attentes, nos désirs, tout en aggravant nos difficultés matérielles, personnelles, familiales. Comme l'analyse le philosophe Stéphane Floccari – professeur au lycée Marcellin-Berthelot, à Saint-Maur-des-Fossés, et à l'Insep (Institut national du sport, de l'expertise et de la performance), à Paris dans son dptyque, *Nietzsche et le Nouvel An* et *Survivre à Noël* (éd. Encre marine), cette période de l'année, qui met en présence les calendriers chrétien et civil, nous concerne tous, et nous cerne toujours. Pour le meilleur et pour le pire. Socialement, économiquement, psychologiquement, il est impossible d'y échapper, que l'on soit croyant ou laïc.

Mais comment être à la fête alors que la violence sociale est partout, alors que le marché de Noël de Strasbourg a été pris pour cible le 11 décembre? Le temps merveilleux et insouciant de l'enfance est révolu, même pour ceux qui croient en la naissance de Jésus. Si le Père Noël s'avère, pour beaucoup d'entre nous, une ordure, nous feignons pourtant de croire en lui, et participons volontiers à ce mensonge de société affublé d'une barbe blanche. Pourquoi? « *Comme il est bon de croire, même un peu, à ce qui n'existe pas et de le faire avec tous ceux qui prennent part à cette duperie volontaire!* » répond Stéphane Floccari. Noël et le jour de l'An, pile et face d'une même pièce, sont une occasion en or pour nous confronter à nos croyances, toujours déroutantes et complexes.

Votre nouveau livre s'intitule *Survivre à Noël...* Sous sa prétendue magie, Noël serait-il en fait une épreuve à surmonter?

La période de Noël est très ambivalente. C'est la fête la mieux partagée et la plus fédératrice du calendrier contemporain, qui joue un rôle social majeur. C'est à la fois »

Survivre à Noël, de Stéphane Floccari, éd. Encre marine, 190 p., 19€.



» une force de réunion et de suspension : une trêve à l'extérieur, dans la sphère politique et professionnelle notamment, mais qui risque toujours de se changer en guerre des tranchées à l'intérieur du foyer ! Ne pas participer au réveillon de Noël, refuser d'alimenter cette féerie nostalgique de l'enfance perdue, sera toujours vu comme une déclaration de guerre domestique, irrecevable, quelles qu'en soient les justifications. « *On n'est jamais tout à fait libre de ne pas participer à une fête* », constatait le sociologue Paul Yonnet. C'est décuplé dans le cas de Noël, qui apparaît comme une épreuve, à la fois désirée et redoutée, à laquelle personne ne peut échapper. Le cinéaste Arnaud Desplechin ne s'y est pas trompé dans *Un conte de Noël* (2008), quand il fait dire à Henri (interprété par Mathieu Amalric), le fils banni : « *Que se passera-t-il à Noël ? Rien, bien évidemment. Mais, peut-être, le malaise une fois énoncé, il nous sera plus facile de l'endurer.* » Jusqu'à l'année suivante...

Comment comprendre ce malaise ?

Une majorité d'entre nous vit Noël de façon très angoissée, comme si une sorte d'horloge intérieure, tic-tac de l'Avent, se mettait alors en route pour nous tourmenter. Durant cette période, nous ne voulons pas forcément céder aux contraintes affectives du cocon familial, mais nous redoutons aussi terriblement d'être seuls et démunis. C'est le versant sombre de cette célébration censée être belle et lumineuse – autant que le sapin totémique éclairant le foyer de tous ses feux. Avant de se démocratiser, entre les années 1920 et 1960, pour devenir commerciale dans sa version américanisée, la fête de Noël fut d'abord fondée sur les valeurs de solidarité, de charité et de famille portées dans les années 1840 par la société anglaise victorienne. Dans son œuvre, et en particulier dans son conte *Un chant de Noël*, matrice du genre, paru en 1843, Charles Dickens en raconte bien l'aspect cache-misère ou miroir aux alouettes : dans une société en voie de forte industrialisation, traversée par de grandes inégalités socio-économiques, une élite en mesure de fêter Noël et de s'offrir ce qu'elle veut rachète sa mauvaise conscience de classe en développant une culture de la solidarité, des bonnes œuvres, pour maintenir

au final un état de la société très inégalitaire : bourgeois bien au chaud versus gamins des rues. Cette fête charrie beaucoup de désespoir et d'exclusion, une profonde détresse sociale et individuelle – ce qu'a parfaitement saisi le film culte *Le Père Noël est une ordure* (1982).

Pourtant, « on ne touche pas au Père Noël, on y croit », écrivez-vous.

Oui, car il est malgré tout très agréable d'y croire collectivement. Les parents savent, depuis bien longtemps, que le Père Noël est un mensonge, mais ils continuent pourtant de tromper leurs enfants, d'entretenir en eux une croyance fautive – alors même qu'ils exigent de leur progéniture qu'elle ne leur mente sous aucun prétexte. Ils les exposent ainsi aussi au ridicule et à la déception, voire à la violence qui peut accompagner la révélation de la vérité. Mais ce rite d'initiation, qui cimente les générations, est puissant. Les enfants, une fois dessillés, veulent aussi continuer d'y croire... La figure du Père Noël, à l'aura planétaire, est si profondément ancrée dans les mœurs, les pratiques et les croyances de notre temps que personne ne la remet en question, au risque de passer pour un monstre sans cœur, un bourreau de la crédulité enfantine. Gare à celui qui écornera le mythe !

Qu'est-ce que ce mythe révèle de la croyance ?

Toute la complexité de son mécanisme, justement. Noël, qui met au jour un ardent désir et plaisir social à tromper et à être trompé, montre que l'on peut très bien croire en quelque chose que l'on sait faux. La tradition philosophique rationaliste a longtemps opposé la croyance et la science. Inférieure, la première se situe du côté de l'incertain, du flou, de l'indécision ; la seconde du côté du vrai, du vérifiable, de la preuve : on croit tant qu'on ne sait pas, tant qu'on n'a pas acquis de certitude objective. Mais ce n'est pas aussi tranché que cela et, bien souvent, la croyance dépasse la simple opposition entre le subjectif et l'objectif, le vrai et le faux. Ce que montre très bien Paul Veyne dans son livre *Les Grecs ont-ils cru en leurs mythes ?* On peut croire avec bonne ou mauvaise foi, si l'on peut dire, et l'on peut croire en des choses contradictoires. On peut croire à moitié, sans adhérer pleinement à ce en quoi l'on croit, on peut croire parce que d'autres croient ou parce qu'on a un intérêt social et culturel à croire. Il existe ainsi des degrés dans la croyance, et, bien souvent, la croyance n'est qu'une semi-croyance : j'y crois sans y croire vraiment, je sais bien mais quand même, comme dans le cas du Père Noël... Au fond, on ne croit toujours qu'à l'incroyable.

Sécularisé, Noël relève-t-il encore de la croyance religieuse ?

Noël déborde largement le cadre de la religion chrétienne, vu qu'il rend croyants les incroyants. C'est un récit multi-séculaire sans cesse réécrit, un palimpseste culturel aux

« L'expression "je n'y crois plus" est révélatrice: elle signifie qu'on a laissé tomber, qu'on a renoncé, qu'on est déjà mort. »

» nombreuses racines : celles des fêtes païennes du solstice d'hiver (le 21 décembre), liées au culte du Soleil, qui se sont développées autant au nord de l'Europe que dans ses confins orientaux – les Saturnales romaines (entre le 17 et le 24 décembre) et le culte perse de Mithra (le 25 décembre), par exemple –, concurrencées et finalement absorbées par la grande fête de la Nativité. Cette dernière fut progressivement sécularisée et métamorphosée en la fête plus commerciale que spirituelle que nous connaissons aujourd'hui. C'est seulement au cours du IV^e siècle que la date du 25 décembre comme jour de la naissance du Christ a été arrêtée et célébrée – auparavant fixée au 28 mars, date où le jour et la nuit sont à parts égales, comme dans la Genèse, qui équilibre la lumière et les ténèbres.

De quel type de culte le Père Noël est-il l'objet ?

Pour l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, le Père Noël appartient à « la famille des divinités » : « c'est la divinité d'une classe d'âge de notre société », qui reçoit un culte de la part des enfants. Le 23 décembre 1951, une effigie du Père Noël avait été pendue aux grilles de la cathédrale de Dijon et brûlée publiquement sur le parvis, en présence de plusieurs enfants. Cette exécution symbolique avait été décidée par un chanoine dijonnais qui accusait d'hérésie le vieux bonhomme, lui reprochant de paganiser la fête de la Nativité, de prendre la place du nouveau-né Jésus et d'entretenir un mensonge incompatible avec l'éveil du sentiment religieux chez l'enfant. Ce fait divers est le point de départ d'un texte de Claude Lévi-Strauss, paru en 1952, dans la revue *Les Temps modernes*, sous le titre « Le Père Noël supplicié ». Lévi-Strauss montre qu'en faisant croire aux jeunes générations que les cadeaux viennent de l'au-delà nous les offrons en fait nous-mêmes en retour à l'au-delà en prétextant les donner aux enfants. Il s'agit d'un échange entre les vivants et les morts : « Par ce moyen, les cadeaux de Noël restent un sacrifice véritable à la douceur de vivre, laquelle consiste d'abord à ne pas mourir. »

Oui, il n'y a pas de vie sans croyance. La croyance n'est pas que le résultat d'une ignorance qui se dissiperait grâce à l'accès au savoir. Elle est aussi une force propulsive, qui génère de l'action, des centres d'intérêt, une certaine pratique de l'existence, comme l'a développé le philosophe pragmatiste américain William James (1842-1910), auteur de *La Volonté de croire*. L'expression commune « je n'y crois plus » est révélatrice : elle signifie qu'on a laissé tomber, qu'on a renoncé, qu'on est déjà mort. Placer un fer à cheval sur sa porte ou embrasser la mezouzah en franchissant le seuil de sa maison n'a pas de fondement rationnel, mais a une efficacité performative sur le sujet. La croyance nous permet de donner un sens à ce que nous sommes, de construire un récit qui rende notre vie possible. C'est ce besoin de croire, autant social que psychique, qui se joue avec l'imaginaire de Noël et les fêtes de fin d'année.

Comment ?

Placée à la charnière d'un déclin et d'un renouveau, d'une fin et d'un commencement – chasser l'an passé, accueillir l'an nouveau –, la période des fêtes est l'occasion de porter un regard singulier sur soi-même et sur le sens de sa vie. Noël, construit sur la famille et le lien intergénérationnel parents-enfants (le devoir), et le Nouvel An, centré sur l'amitié entre adultes (le plaisir), forment à cet égard un tout. Il s'agit d'un moment de grand potlatch où s'échangent cadeaux, pensées, vœux, cartes et résolutions, où le temps social et le temps individuel se télescopent. Comme j'ai cherché à le montrer dans mon livre *Nietzsche et le Nouvel An*, nous fêtons le jour de l'An, commun à tous, comme un temps à soi, qui dit le vœu d'affirmer et de croire en notre existence. Le passage à la nouvelle année est une forme de superstition qui nous fait croire que nous sommes désormais tournés vers l'avenir, et que nous allons pouvoir donner à notre vie une orientation neuve. Si l'on survit à Noël, on pense revivre grâce au Nouvel An ! On met en place des pratiques et des rites de renouvellement, pour implorer l'arrivée de bienfaits tant attendus, échanger ses regrets contre des espoirs. Ce sont les fameuses bonnes résolutions...

... que l'on prend alors qu'on sait qu'on ne les tiendra pas.

En effet, ces résolutions s'effritent très vite, tout comme les vœux. Voyez le mot cruel de Lichtenberg : « Janvier est le mois où l'on offre ses meilleurs vœux à ses amis. Les autres mois sont ceux où ils ne se réaliseront pas ! » Toute la question est alors de savoir pourquoi nous sommes obsédés par cette croyance en un nouveau commencement alors que nous le ratons systématiquement. Les résolutions sont le plus souvent formulées de manière négative : « Je ne ferai plus ceci ou cela », etc., signe que ces décisions ne sont pas assez préparées, mûries à l'intérieur de soi. Cette période des fêtes de fin d'année a fasciné Nietzsche, qui en a éprouvé toutes les réjouissances, enfant, puis les tourments et les espérances. Il tombait toujours malade à l'approche de Noël, et a longtemps vécu ce moment comme une épreuve très douloureuse, chaque fois plus cruelle et solitaire, avant d'en faire une grande occasion d'acquiescement à la vie et la source d'une pensée de l'affirmation de l'existence. Noël et le jour de l'An n'invitent finalement qu'à une chose : s'approprier sa propre existence, ce qui suppose de chercher à survivre, revivre, vivre autrement ●

Cadre réservé au correcteur

Notes en chiffres 18

Note en lettres Dix-huit

Signature 

N° de CANDIDAT

à reporter lisiblement
par le candidat

11031

Leur sur la
ts que nous
facteur
us

EPREUVE DE

Synthèse de textes

(pour les épreuves de langues précisez la langue choisie)

Réservé à
la correction

Croire, voir, savoir : relations et causalités

Si Saint-Thomas ne croit que ce qu'il voit, les liens entre croyance et observation semblent actuellement faire débat. L'influence des émotions comme des biais cognitifs sur ce que nous considérons comme la réalité est aujourd'hui soulevée. Ainsi, quels liens existe-t-il entre croyance et observation ?

Premièrement, il semblerait que l'observation ne soit pas le seul facteur influençant nos croyances. Pour les comédiens Philippe Torreton et Ariane Ascaride, c'est la communion entre un artiste et son public qui permet à ce dernier de croire à la pièce. Ils donnent à cette relation une dimension presque sacrée reposant sur la crédulité des comédiens et des spectateurs. C'est sur cette même crédulité que repose selon Myriam Revault d'Allonnes la "post-vérité", expression qualifiant le fait que les informations ciblant les émotions et les opinions aient davantage d'impact que celles dont la véracité est avérée. Stefano Palminteri confirme ce rôle majeur de l'opinion sur ce que l'on croit en évoquant aussi celui des biais cognitifs. Albert Moukheiber complète cette analyse en montrant que la diffusion de "post-vérités" se fait d'abord dans des

NE RIEN INSCRIRE DANS CE CADRE

Réservé à
la correction

cercles d'opinions communes. Enfin, en analysant le rapport des Français au roman, Georges Poulet montre que la croyance d'un lecteur à une fiction repose sur un engagement de ce dernier à se soumettre à cette réalité alternative. Juliette Paste nuance ce propos en montrant l'ambivalence de cette relation en soulignant que le lecteur éprouve un sentiment croissant de validation de l'imaginaire par le réel.

Par ailleurs, il semblerait que croire soit parfois une condition nécessaire pour observer.

D'abord, dans le domaine de l'art, une œuvre ne peut être appréciée et interprétée, pour Gérard Lagaandi, seulement si l'on y croit et c'est donc la croyance qui cause l'observation. C'est cette même croyance préalable qui conditionne pour Gérard Bronner la pérennité de l'astrologie reconnue par 58% des Français. Cette croyance même partielle fait, selon lui, adhérer l'homme au phénomène et influe alors sur son comportement. La forte croissance du recours aux médecines parallèles et surtout leur réussite reposent pour l'orthopathe Grégory Day sur une nécessaire ouverture d'esprit préalable, et le praticien insiste sur la dimension spirituelle de ces méthodes.

Tsaballe Célestia - Lhopiteau souligne l'importance de la dimension humaine dans la réussite de tels processus.

Stéphane Filocani souligne quant à lui la nécessité d'avoir des croyances pour observer un sens à nos vies. Il évoque l'exemple de Noël en insistant sur l'ambivalence de son rôle à la fois fédérateur et générateur de solitude. Le

caractère magique de cette fête repose selon lui sur la dimension collective d'une croyance à des faits que nous savons pourtant irréels.

Ainsi, il apparaît que l'observation n'est pas l'unique facteur pouvant influencer ce que nous croyons, laissant ainsi la place aux émotions et aux opinions. Le fait de croire apparaît quant à lui parfois indispensable à l'observation de résultats.

507 mots.

ADMISSION SUR TITRES EN PREMIERE ANNEE

RAPPORT DE CORRECTION 2019

Epreuve de SYNTHESE DE TEXTES

Les candidats disposaient de 3 heures pour lire et comprendre une revue de 7 textes répartis sur 17 pages dont ils devaient proposer une synthèse aux caractéristiques traditionnelles que nous avons rappelées en introduction.

Les textes étaient extraits du Magazine TELERAMA (Déc. 2018 - Janvier 2019)

Le thème portait sur la /les croyances – sur le questionnement : qu'est-ce que CROIRE ?

Ce sujet présenté par des textes aussi différents que celui portant sur les médecines parallèles « **A quel soin se vouer** » ou celui sur les théories du complot « **Et si Galilée s'était trompé ...** » ou bien encore cet autre traitant d'astrologie « **Il suffira d'un signe** » a permis de repérer des copies dont les auteurs étaient plus « agiles » que d'autres ou plus exactement plus curieux des questions débattues actuellement et récurrentes dans les supports de presse depuis plusieurs mois (Comment éduquer la à lire la presse, comment construire un esprit critique, quelles sont les bonnes pratiques en matière d'information ?, ...). L'ensemble du corpus présentait quelques difficultés quant au choix de la structuration de la copie compte tenu des sous-sujets abordés.

Quatre commentaires principaux se dégagent de la correction de cette épreuve :

- 1- Sujet bien compris dans l'ensemble. Technique de la synthèse bien assimilée. La syntaxe est globalement meilleure.
- 2- L'équipe de correcteurs a signalé une nette amélioration dans l'introduction des copies, toutefois les conclusions sont moins soignées cette année. Les copies sont dans l'ensemble correctement structurées. Les références faites aux textes et à leurs auteurs sont beaucoup plus fluides que par le passé. Certaines copies, parmi les bonnes et très bonnes, font montre d'une évidente tentation de poursuivre sur le mode « dissertation ».
- 3- Le niveau de langue et la précision de l'orthographe ont paru de meilleur niveau aux correcteurs cette année. Nous n'avons pas retrouvé les traditionnelles absences de ponctuation et beaucoup moins d'indélicatesse dans la façon de citer les auteurs.
- 4- Le sujet étant plus difficile que l'année dernière, le critère de finesse intellectuelle est plus « saillant » cette année.

La moyenne des 373 copies corrigées en 2019 est passée très légèrement au-dessus de 12/20, ce qui est un résultat tout à fait satisfaisant et encourageant.